

Vie de St Martin

Par Sulpice Sévère

LETTRE DE SULPICE SÉVÈRE À DIDIER SUR LE LIVRE DE LA VIE DE SAINT MARTIN

Sévère, à son cher frère Didier, salut :

Redoutant les jugements des hommes, et retenu par une timidité naturelle, j'avais l'intention de garder en manuscrit et de ne pas laisser sortir de chez moi le petit livre que j'ai écrit sur la vie de saint Martin. Je craignais que mon style peu élégant ne déplût aux lecteurs, et ne me fit encourir le blâme universel ; car je m'emparais d'un sujet réservé à de savants écrivains, mais je n'ai pu résister à tes instances. Que ne sacrifierai je, en effet, à ton amitié, même en m'exposant à la honte ! J'ai cependant écrit ce livre, me fiant à la promesse que tu m'as faite, de ne le livrer à personne. Je crains cependant que tu ne lui ouvres la porte, et qu'une fois lancé, il ne puisse plus être rappelé. S'il en était ainsi, et si quelques personnes le lisaient, supplie-les d'attacher plus d'importance aux faits qu'aux mots, et de supporter patiemment les défauts de style qui pourraient les choquer, car le royaume de Dieu ne consiste pas dans l'éloquence, mais dans la foi ; qu'ils se souviennent aussi que la doctrine du salut n'a pas été annoncée au monde par des orateurs, mais par des pécheurs ; bien que si cela eût été utile, le Seigneur eût pu le faire ainsi.

Lorsque pour la première fois je me décidai à écrire, dans la pensée que'il n'était pas permis de tenir cachées les vertus d'un si grand homme, je pris le parti de ne pas rougir des solécismes qui pourraient m'échapper : car je ne suis pas très savant en ces sortes de choses, et j'ai oublié, pour ne pas m'y être exercé depuis fort longtemps, le peu que j'en savais autrefois. Enfin, pour ne pas prolonger ces excuses importunes, si tu le juges convenable, publie ce livre sans y joindre mon nom ; pour, cela, efface-le du titre, afin qu'il annonce le sujet sans indiquer l'auteur, ce qui sera suffisant.

VIE DE SAINT MARTIN

I. — La plupart de ceux qui ont écrit la vie des hommes illustres, exclusivement occupés de la poursuite d'une gloire toute mondaine, ont espéré par là s'immortaliser. Sans avoir complètement réussi, ils ont atteint leur but en partie ; car, tout en acquérant une vaine renommée, les beaux exemples qu'ils racontaient de ces hommes remarquables excitaient une grande émulation parmi leurs lecteurs. Mais ce soin qu'ils prenaient de la gloire de leurs héros, n'avait point pour butta bienheureuse et éternelle vie. Car, à quoi leur a servi cette gloire qui doit périr avec leurs écrits, et quel avantagea retiré la postérité de la lecture des combats d'Hector ou des disputes philosophiques de Socrate, puisque c'est une folie de les imiter, et même de ne pas les combattre avec énergie ? Ne considérant dans la vie que le présent, ils se sont nourris de mensonges, et ont enfermé leurs âmes dans la nuit du tombeau. Ils ont pensé seulement à

s'immortaliser dans la mémoire des hommes, tandis que tout homme doit plutôt travailler à acquérir la vie éternelle qu'à perpétuer sa mémoire sur cette terre, non par des écrits, des luttes ou des disputes philosophiques, mais en menant une vie pieuse et sainte. Cette erreur, transmise d'âge en âge par les écrits des littérateurs, a tellement prévalu, qu'il s'est rencontré beaucoup de partisans de cette philosophie insensée et de ce vain mérite. Je crois donc avoir fait quelque chose d'utile en écrivant la vie de ce saint homme ; elle servira d'exemple à mes lecteurs, et les excitera à acquérir la véritable sagesse, à combattre pour le ciel, et à mériter la force d'en haut. En cela, je trouve aussi mon intérêt, espérant obtenir de Dieu une récompense et non des hommes un vain souvenir ; car, si je n'ai pas vécu de manière à être proposé aux autres comme un modèle, je me suis du moins appliqué à faire connaître celui qui mérite cet honneur. Je vais donc commencer à écrire la vie de saint Martin, et à dire comment il s'est conduit, soit avant, soit pendant son épiscopat, bien que je ne sois pas parvenu à connaître toutes les particularités de sa vie et les faits dont il l'a le seul témoin, puisque, ne cherchant pas la gloire qui vient des hommes, il s'efforça toujours de tenir ses vertus cachées. J'ai même omis quelques-uns des faits que je connaissais, persuadé qu'il était suffisant de parler des plus remarquables, et que pour mes lecteurs trop de matières causerait peut-être de l'ennui. Je supplie ceux qui me liront d'ajouter foi à mes récits, et d'être convaincus que je n'ai écrit que des faits certains et avérés ; d'ailleurs, mieux vaut se taire que de mentir.

II. — Martin naquit à Sabarie^[i], en Pannonie, de parents assez distingués, mais païens ; il fut élevé à Ticinum^[ii], ville d'Italie. Son père fut d'abord soldat, puis devint tribun militaire. Martin embrassa encore jeune la carrière des armes, et servit dans la cavalerie d'abord sous Constance, puis sous Julien César ; non par goût cependant, car, dès ses premières années, cet illustre enfant ne respirait que le service de Dieu. N'ayant encore que dix ans, il se rendit à l'église, malgré ses parents, et demanda à être mis au nombre des catéchumènes. Bientôt après il se donna tout entier au service de Dieu ; et, quoiqu'il n'eut encore que douze ans il désirait passer sa vie dans la retraite. Il aurait même exécuté ce projet, si la faiblesse de son âge ne s'y fait opposée ; mais son âme, toujours occupée de solitudes et d'églises, lui faisait déjà projeter, dès l'âge le plus tendre, ce qu'il exécuta plus tard avec tant d'ardeur. Lorsque les empereurs eurent ordonné que les fils des vétérans entrassent dans l'armée, son père lui-même, qui ne voyait pas d'un œil favorable ces heureux commencements, le présenta pour le service militaire ; ainsi, n'ayant encore que quinze ans, il fut enrôlé et prêta le serment. À l'armée, Martin se contenta d'un seul valet, que bien souvent, intervertissant les rôles, il servait lui-même : il allait jusqu'à lui ôter ses chaussures et à les nettoyer ; ils prenaient leur repas ensemble, et le plus souvent c'était le maître qui servait. Il passa environ trois ans à l'armée avant de recevoir le baptême, et il se préserva des vices si communs parmi les gens de guerre. Sa bienveillance et sa charité envers ses compagnons d'armes. étaient admirables, sa patience et son humilité surhumaines. Il est inutile de louer sa sobriété : il pratiqua cette vertu à un tel degré, que déjà à cette époque on le prenait plutôt pour un moine que pour un soldat ; aussi s'était-il tellement attaché ses compagnons, qu'ils avaient pour lui le plus affectueux respect. Martin, quoique n'étant pas encore régénéré en Jésus-Christ, montrait déjà par ses bonnes œuvres qu'il aspirait au baptême ; car il consolait les malheureux, secourait les pauvres, nourrissait les nécessiteux, donnait des vêtements à ceux qui en manquaient, et ne gardait de sa solde que ce

qu'il lui fallait pour sa nourriture de chaque jour : déjà strict observateur des paroles de l'Évangile, il ne songeait pas au lendemain.

III. — Un jour, au milieu d'un hiver dont les rigueurs extraordinaires avaient fait périr beaucoup de personnes, Martin, n'ayant que ses armes et son manteau de soldat, rencontra à la porte d'Amiens un pauvre presque nu. L'homme de Dieu, voyant ce malheureux implorer vainement la charité des passants qui s'éloignaient sans pitié, comprit que c'était à lui que Dieu l'avait réservé. Mais que faire ? il ne possédait que le manteau dont il était revêtu, car il avait donné tout le reste ; il tire son épée, le coupe en deux, en donne la moitié au pauvre et se revêt du reste. Quelques spectateurs se mirent à rire en voyant ce vêtement informe et mutilé ; d'autres, plus sensés, gémirent profondément de n'avoir rien fait de semblable, lorsqu'ils auraient pu faire davantage, et revêtir ce pauvre sans se dépouiller eux-mêmes. La nuit suivante, Martin s'étant endormi vit Jésus-Christ^[iii] revêtu de la moitié du manteau dont il avait couvert la nudité du pauvre ; et il entendit une voix qui lui ordonnait de considérer attentivement le Seigneur et de reconnaître le vêtement qu'il lui avait donné. Puis Jésus se tournant vers les anges qui l'entouraient leur dit d'une voix haute : « Martin n'étant encore que catéchumène m'a revêtu de ce manteau. » Lorsque le Seigneur déclara qu'en revêtant le pauvre, Martin l'avait vêtu lui-même, et que, pour confirmer le témoignage qu'il rendait à une si bonne action, il daigna se montrer revêtu de l'habit donné au pauvre, il se souvenait de ce qu'il avait dit autrefois : « Tout ce que vous avez fait au moindre des pauvres vous me l'avez fait à moi-même. » Cette vision ne donna point d'orgueil au bienheureux ; mais, reconnaissant avec quelle bonté Dieu le récompensait de cette action, il se hâta de recevoir le baptême, étant âgé de dix-huit ans. Cependant il ne quitta pas aussitôt le service ; il céda aux prières de son tribun, avec qui il vivait dans la plus intime familiarité, et qui lui promettait de renoncer au monde aussitôt que le temps de son tribunat serait écoulé. Martin, se voyant ainsi retardé dans l'exécution de ses projets, resta sous les drapeaux et demeura soldat, seulement de nom, il est vrai, pendant les deux années qui suivirent son baptême.

IV. — Cependant, les barbares ayant fait irruption dans les Gaules, le César Julien rassembla toute son armée près de Worms, et distribua des largesses aux soldats, qui, selon la coutume, étaient appelés les uns après les autres. Vint le tour de Martin, qui crut le moment favorable pour demander son congé ; car il lui semblait qu'il ne serait pas juste, n'ayant plus l'intention de servir, de recevoir les largesses de l'empereur. « Jusqu'ici, dit-il, je vous ai servi, César ; permettez que je serve Dieu maintenant : que ceux qui doivent combattre acceptent vos dons ; moi, je suis soldat du Christ, il ne m'est plus permis de combattre. » À ces paroles, le tyran frémit de colère, et lui dit que c'était la crainte de la bataille qui allait se livrer le lendemain, et non la religion qui le portait à refuser de servir. Mais l'intrépide Martin, que le soupçon de lâcheté rendait plus ferme encore, répondit : « Si l'on attribue ma résolution à la peur et non à ma foi, demain je me présenterai sans armes devant l'armée ennemie, et au nom du Seigneur Jésus, armé du signe de la croix, et non du casque et du bouclier, je m'élancerai sans crainte, au milieu des bataillons ennemis. » Julien le fit aussitôt conduire en prison, et ordonna de l'exposer le lendemain sans armes devant l'ennemi, selon ses désirs. Le jour suivant, les ennemis envoyèrent des ambassadeurs pour traiter de la paix, se rendirent, et livrèrent tout ce qu'ils possédaient.

Qui doutera que cette victoire, ne soit due au saint homme, que le Seigneur ne voulait point envoyer sans armes au combat ? Et quoique ce bon maître eût bien la puissance de protéger son soldat, même contre les épées et les traits ennemis ; cependant, pour que ses yeux ne fussent pas même souillés de la vue du sang, il empêcha le combat. En effet, si le Christ devait accorder la victoire en faveur de son soldat, ce ne pouvait être qu'en empêchant toute effusion de sang par la soumission volontaire de l'ennemi, sans qu'il en coûtât la vie à personne.

V. — Dans la suite, ayant quitté le service, Martin se rendit auprès de saint Hilaire, évêque de Poitiers ; homme dont la foi vive était connue et admirée de tout le monde ; il y resta quelque temps. Hilaire voulut le faire diacre pour se l'attacher plus étroitement et le consacrer au service des autels ; mais Martin avait souvent refusé, disant hautement qu'il en était indigne. Hilaire, dans sa sagesse, vit bien qu'il ne se l'attacherait qu'en lui conférant un emploi ; dans lequel il semblerait ne pas lui rendre justice ; il voulut donc qu'il fût exorciste. Martin ne refusa point cet ordre, de peur de paraître le mépriser, à cause de son infériorité. Quelque temps après, Dieu lui ayant ordonné en songe d'aller dans sa patrie visiter ses parents encore païens, pour s'occuper de leur conversion avec une pieuse sollicitude, saint Hilaire lui accorda la permission de s'éloigner ; mais, à force de prières et de larmes, il obtint de lui la promesse de revenir. Il était plein de tristesse, dit-on, quand il entreprit ce voyage, et il assura à ses frères qu'il y aurait beaucoup à souffrir : ce qui arriva effectivement. S'étant d'abord égaré dans les Alpes, il rencontra des voleurs ; l'un d'eux le menaça d'une hache qu'il brandissait au-dessus de sa tête, un autre détourna le coup ; on lui lia ensuite les mains derrière le dos, et il fut livré à l'un de ces brigands pour être gardé et dépouillé. Ce voleur le conduisit dans un endroit plus retiré encore, et lui demanda qui il était. « Je suis chrétien, » répondit Martin ; il lui demanda ensuite s'il avait peur ; Martin répondit alors avec courage qu'il n'avait jamais été plus tranquille, parce qu'il savait que la miséricorde du Seigneur ne lui ferait jamais défaut, surtout dans les épreuves, et que c'était plutôt lui qu'il plaignait, puisque le brigandage auquel il se livrait le rendait indigne de la miséricorde de Dieu. Puis, commençant à développer la doctrine de l'Évangile ; il prêcha au voleur la parole de Dieu. Qu'ajouter à cela ? Le voleur crut en Jésus-Christ, accompagna Martin qu'il remit dans son chemin, en se recommandant à ses prières. Dès lors il mena, dit-on, une vie sainte, et l'on croit même que c'est de sa bouche que l'on a recueilli les détails précédents.

VI. — Martin, poursuivant sa route, avait dépassé Milan, lorsque le démon, sous une forme humaine, se présenta devant lui et lui demanda où il allait. « Je vais où le Seigneur m'appelle, » répliqua Martin. Satan lui dit alors : « Partout où tu iras, dans toutes tes entreprises, le diable s'opposera à tes desseins. » Martin lui répondit avec ces paroles du Prophète : « Le Seigneur est mon appui, je n'ai rien à craindre des hommes. » Son ennemi disparut aussitôt. Selon son espérance, il retira sa mère des ténèbres du paganisme, mais son père persévéra dans l'erreur ; ses bons exemples convertirent partout plusieurs personnes. L'hérésie d'Arius s'était répandue dans tout l'univers, et surtout en Illyrie ; Martin, qui presque seul combattait vaillamment la perfidie des prêtres hérétiques, souffrit beaucoup d'outrages (car il fut publiquement battu de verges, et enfin chassé de la ville). Il retourna en Italie ; mais ayant alors appris que l'Église était également agitée dans les Gaules, à cause du départ de saint Hilaire, que les hérétiques avaient contraint de s'exiler, il alla à Milan, où il se fit une solitude. Là aussi Auxence, fauteur et

chef du parti arien, le persécuta à outrance, l'accabla d'outrages et le chassa de la ville. Martin, pensant qu'il fallait céder aux circonstances, se retira avec un prêtre très vertueux dans l'île Gallinaria^[iv] ; il y vécut pendant quelque temps de racines, et, selon la tradition, ce fut là qu'il mangea de l'ellébore, plante vénéneuse. Sentant le poison s'insinuer dans ses veines et la mort s'approcher, il conjura par la prière ce péril imminent, et la douleur cessa aussitôt. Peu de temps après, ayant appris que l'empereur, regrettant, ce qu'il avait fait, accordait à saint Hilaire la permission de revenir, il se rendit à Rome, dans l'espérance de l'y rencontrer.

VII. — Mais saint Hilaire avait déjà quitté cette ville ; Martin le suivit, et, en ayant été revu avec la plus grande bonté, il se fit une solitude près de Poitiers^[v]. Sur ces entrefaites, un catéchumène, désirant être instruit par un si saint homme, se joignit à lui ; mais peu de jours après il fut pris de la fièvre. Martin était alors absent par hasard. Cette absence se prolongea trois jours encore, et à son retour il le trouva mort. L'événement avait été si soudain, qu'il avait quitté la terre n'ayant pas encore reçu le baptême. Le corps était placé au milieu de la chambre, où les frères se succédaient sans cesse pour lui rendre leurs devoirs, lorsque Martin accourut, pleurant et se lamentant. Implorant alors avec ardeur la grâce de l'Esprit Saint, il fait sortir tout le monde, et s'étend sur le cadavre du frère. Après avoir prié avec ferveur pendant quelque temps, averti par l'Esprit du Seigneur que le miracle va s'opérer, il se soulève un peu, et, regardant fixement le visage du défunt, il attend avec confiance l'effet de sa prière et de la miséricorde divine. À peine deux heures s'étaient-elles écoulées, qu'il vit tous les membres du défunt s'agiter faiblement ; et les yeux s'entrouvrir. Alors Martin rend grâce à Dieu à haute voix, et fait retentir la cellule des accents de sa joie. À ce bruit, ceux qui se tenaient au dehors rentrent précipitamment, et (ô spectacle admirable !) ils trouvent plein de vie celui qu'ils avaient laissé inanimé. Ce catéchumène, revenu à la vie, fut aussitôt baptisé, et vécut encore plusieurs années. Le premier parmi nous il donna à Martin l'occasion d'exercer sa puissance, et resta en quelque sorte la preuve vivante de ce miracle. Il nous racontait souvent qu'après avoir quitté son corps, son âme avait comparu devant le tribunal du Juge, et qu'il y avait entendu la triste sentence qui le condamnait à habiter des lieux obscurs avec une foule d'autres âmes ; mais alors deux anges firent connaître au Juge qu'il était celui pour lequel Martin priait : ils reçurent aussitôt l'ordre de le ramener et de le rendre à la vie et à Martin. Ce miracle rendit le nom de Martin très célèbre, et ceux qui déjà le considéraient comme un saint, le regardèrent alors comme un homme puissant et vraiment apostolique.

VIII. — Peu de temps après, Martin, traversant les terres d'un certain Lupicin, homme honorable selon le monde, entendit les pleurs et les lamentations d'un grand nombre de personnes. Inquiet, il s'arrête ; il demande la cause de ces gémissements ; il apprend qu'un des esclaves vient de se pendre. Il entre aussitôt dans la chambre où était le corps, fait sortir tout le monde s'étend sur le cadavre, et prie pendant quelque temps. Bientôt le visage de l'esclave s'anime, il élève vers Martin des yeux languissants, et, ayant fait de lents et inutiles efforts pour se soulever, il saisit la main du Saint, se dresse sur ses pieds, puis s'avance avec lui dans le vestibule de la maison, à la vue de tout le peuple.

IX. — C'est à peu près à cette époque que la ville de Tours demanda saint Martin pour évêque ; mais comme il n'était pas facile de le faire sortir de sa

solitude, un des citoyens de la ville, nommé Ruricius, se jeta à ses pieds, et, prétextant la maladie de sa femme, le détermina à sortir. Un grand nombre d'habitants sont échelonnés sur la route ; ils se saisissent de Martin, et, le conduisent à Tours, sous bonne garde. Là, une multitude immense, venue non seulement de Tours mais des villes voisines, s'était réunie afin de donner son suffrage pour l'élection. L'unanimité des désirs, des sentiments et des votes, déclara Martin le plus digne de l'épiscopat, et l'Église de Tours heureuse de posséder un tel pasteur. Un petit nombre cependant, et même quelques évêques convoqués pour élire le nouveau prélat, s'y opposaient, disant qu'un homme d'un extérieur si négligé, de si mauvaise mine, la tête rasée et si mal vêtu, était indigne de l'épiscopat. Mais le peuple, ayant des sentiments plus sages, tourna en ridicule la folie de ceux qui, en voulant nuire à cet homme illustre, ne faisaient qu'exalter ses vertus. Les évêques furent donc obligés de se rendre au désir du peuple, dont Dieu se servait pour faire exécuter ses desseins. Parmi ceux qui s'opposaient à l'élection, il y avait un certain Défenseur : on verra qu'il fut pour cette raison sévèrement blâmé par les paroles du Prophète ; car celui qui devait faire la lecture ce jour-là, n'ayant pu pénétrer à cause de la foule, les prêtres se troublèrent, et l'un d'eux, ne voyant point venir le lecteur, prit le Psautier, et lut le premier verset qui lui tomba sous les yeux ; c'était celui-ci : « Vous avez tiré une louange parfaite de la bouche des enfants ; et de ceux qui sont encore à la mamelle, pour confondre vos adversaires, et pour perdre votre ennemi et son *défenseur*. » À ces paroles, le peuple pousse un cri ; les ennemis de Martin sont confondus. On resta convaincu que Dieu avait permis qu'on lut ce psaume, afin que Défenseur y vit la condamnation de sa faute ; car c'est de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle que Dieu, en Martin, a tiré la louange la plus parfaite, et l'ennemi à été détruit aussitôt qu'il s'est montré.

X. — Nous n'avons point assez de talent pour raconter ce que fut Martin devenu évêque ; il demeura toujours ce qu'il avait été auparavant ; aussi humble de cœur, aussi simple dans sa manière de s'habiller. Il remplissait ses fonctions d'évêque d'une manière pleine d'autorité et de bonté, sans cesser pour cela de vivre comme un moine, et d'en pratiquer les vertus. Pendant quelque temps il habita une petite cellule près de l'église ; mais, importuné du grand nombre de visites qu'il y recevait ; il se fit une solitude^[vi] à peu près à deux milles de la ville. Cet endroit était si caché et si retiré, qu'il ressemblait à un désert. Il était ; renfermé d'un côté par un rocher haut et escarpé, de l'autre par une sinuosité du cours de la Loire, qui y formait ainsi une petite vallée ; on ne pouvait y aborder que par un sentier fort étroit. Saint Martin habitait une cabane de bois ; quelques frères en avaient de semblables, d'autres s'étaient creusé des cellules dans le roc. Il y avait là quatre-vingts disciples, qui s'y formaient sur les exemples de leur bienheureux maître. Aucun d'eux n'y possédait rien en propre, tout était en commun ; ils ne pouvaient ni vendre ni acheter, comme le font, ordinairement la plupart des moines. On ne s'occupait d'aucun art, si ce n'est de celui de copier des livres : encore cet emploi était-il réservé aux plus jeunes, les plus âgés vauaient à l'oraison ; ils sortaient rarement de leur cellule, excepté lorsqu'ils se réunissaient pour la prière ; ils prenaient leurs repas ensemble quand l'heure de rompre un jeûne était arrivée, et ils ne buvaient point de vin ; à moins qu'ils ne fussent malades. La plupart portaient des habits de poils de chameau, c'était un crime de se vêtir plus délicatement. Ce qui rend cela plus admirable, c'est que plusieurs d'entre eux étaient des hommes de qualité, qui, élevés d'une manière bien différente, s'étaient astreints à cette vie d'humilité et de souffrance. Dans la

suite, nous en avons vu plusieurs devenus évêques ; et quelle ville, ou quelle Église, ne se réjouirait pas d'avoir, un évêque sorti du monastère de saint Martin ?

XI. — Je vais maintenant raconter les miracles qu'il fit pendant son épiscopat. À peu de distance de la ville et non loin du monastère, se trouvait un endroit que l'on regardait à tort comme le lieu de la sépulture de plusieurs martyrs, qui y recevaient un culte, car l'érection de l'autel était attribuée aux évêques précédents. Mais Martin, n'ajoutant point foi légèrement à des traditions incertaines, demanda aux plus anciens des prêtres et des clercs de lui dire le nom du prétendue saint et l'époque de son martyre. Il était fort inquiet à ce sujet puisque la tradition ne rapportait rien de bien avéré. Pendant quelque temps il s'abstint d'aller à cet endroit, ne voulant pas porter atteinte à ce culte tant qu'il serait dans l'incertitude, ni l'autoriser de peur de favoriser une superstition. Prenant un jour avec lui quelques-uns des frères, il s'y rendit, et, se tenant sur le sépulcre. Il pria le Seigneur de lui faire connaître quel homme avait été enterré dans ce lieu, et quels pouvaient être ses mérites. Alors il voit se dresser à sa gauche un spectre affreux et terrible. Martin lui ordonne de déclarer qui il est et quels sont ses mérites devant le Seigneur : le spectre se nomme, avoue ses crimes, dit qu'il est un voleur, mis à mort pour ses forfaits et honoré par une erreur populaire ; qu'il n'a rien de commun avec les martyrs, qui sont dans la gloire, tandis qu'il est dans les tourments. Ceux qui étaient présents entendirent cette voix étrange sans voir personne. Martin leur dit alors, ce qu'il a vu, ordonne qu'on enlève l'autel, et délivre ainsi le peuple de cette erreur et de cette superstition.

XII. — Quelque temps après, Martin, dans un de ses voyages, rencontra le convoi funèbre d'un païen qu'on portait en terre, avec des cérémonies superstitieuses. Voyant de loin cette foule qui s'avavançait, et ne sachant ce que c'était, il s'arrêta un instant ; car, se trouvant à peu près à cinq cents pas de distance, il lui était difficile de rien distinguer. Cependant, comme il voyait une troupe de paysans, et que le vent faisait voltiger les linges blancs qui recouvraient le corps, il crut qu'on accomplissait quelque rite profane et superstitieux : car les paysans, dans leur aveuglement insensé, ont l'habitude de porter autour de leurs champs les images des démons recouvertes d'étoffes blanches. Élevant donc la main, il fait le signe de la croix, commande à la foule de s'arrêter et de déposer le fardeau. À l'instant même ils demeurent immobiles comme des pierres ; puis, faisant un violent effort pour continuer leur marche, ils se mettent à tourner ridiculement sur eux-mêmes, jusqu'à ce que épuisés par le poids qu'ils portent, ils déposent le corps. Étonnés, ils se regardent les uns les autres en silence, et se demandent à eux-mêmes quelle peut être la cause de l'accident qui leur arrive. Mais le bienheureux, ayant reconnu que cette foule n'était point réunie pour un sacrifice, mais pour des funérailles, éleva de nouveau la main, et leur permit de s'éloigner et d'emporter le corps du défunt. C'est ainsi que Martin, suivant sa volonté, ou les força de s'arrêter, ou leur permit de reprendre leur marche.

XIII — Dans un bourg se trouvait un temple fort ancien, que Martin avait détruit, et il se disposait à abattre un pin qui en était proche, lorsque le prêtre de cet endroit et toute la foule des païens s'y opposèrent ; et ces mêmes hommes, qui, par la permission de Dieu, avaient laissé, sans y mettre obstacle, démolir leur temple, ne pouvaient souffrir qu'on abattît l'arbre. Martin faisait tous ses efforts pour leur faire comprendre que ce tronc d'arbre n'avait rien de sacré, qu'ils

devaient plutôt adorer le Dieu qu'il servait lui-même, que cet arbre consacré au démon devait être abattu. Alors l'un d'eux, plus audacieux que les autres, lui dit : « Si tu as quelque confiance dans le Dieu que tu sers, nous abattons, nous-mêmes cet arbre ; consens à le laisser tomber sur toi, et si, comme tu le dis, tu es protégé par ton Dieu, tu : n'éprouveras aucun mal. »

Martin n'est nullement effrayé de cette proposition, et se confiant dans le Seigneur ; il promet de faire ce qu'on demande ; toute : la foule des païens consent à cette condition, et se résigne à la perte de l'arbre, si sa chute doit écraser l'ennemi de leurs dieux. Le pin penchait tellement d'un côté, que personne ne doutait du lieu où il devait tomber. Martin fut attaché dans cet endroit, suivant la volonté des paysans : ceux -ci, transportés de joie, se mirent aussitôt à l'œuvre. La foule stupéfaite se tient à une grande distance. Déjà le pin vacille, et son ébranlement annonce sa chute. De loin les moines pâlisent de crainte, et, consternés du péril imminent, ils ont déjà perdu tout espoir et toute confiance, et n'attendent plus que la mort de Martin. Mais celui-ci, se confiant dans le Seigneur, demeure ferme et exempt de toute crainte. Tout à coup le pin éclate avec fracas, tombe, et se précipite sur Martin, qui, élevant la main, lui oppose le signe du salut. Aussitôt, comme s'il eût été repoussé par un tourbillon impétueux, l'arbre se retourne et va tomber de l'autre côté, où il manque de renverser les paysans qui s'y croyaient fort en sûreté. Les païens, frappés de ce miracle, poussent de grands cris ; les moines pleurent de joie ; les louanges du Christ sont dans toutes les bouches. Ce jour-là fut assurément un jour de salut pour ce pays : car il n'y eut personne, dans cette immense multitude de païens, qui ne demandât aussitôt l'imposition des mains, et qui, abjurant les erreurs du paganisme, ne crût en Jésus-Christ. En effet, avant l'arrivée de Martin, presque personne ne connaissait le nom de Jésus-Christ dans ce pays. Mais ses vertus et ses exemples y ont été si puissants, que cette contrée est maintenant couverte d'églises et de monastères. À peine un temple païen est-il détruit, que sur son emplacement s'élève une église ou un couvent.

XIV. — À peu près vers la même époque, Martin opéra un miracle semblable. Dans un bourg se trouvait un temple fort ancien, auquel il avait mis le feu ; les flammes, poussées par le vent atteignirent une maison voisine, qui y était même attenante. Dès qu'il s'en aperçut, Martin monta rapidement sur le toit, et se présenta aux flammes comme un obstacle pour les arrêter. Alors vous auriez pu voir, par un miracle étonnant, les flammes repoussées contre la direction du vent, et ces deux éléments lutter en quelque sorte l'un contre l'autre. Ainsi, par la puissance de Martin, le feu n'agit que, dans l'endroit où il le lui permit. Martin voulant encore renverser un temple païen que la superstition avait rendu prodigieusement riche, et qui était situé dans un bourg nommé Leprosum^[vii], un grand nombre de païens s'opposèrent à son dessein, et le repoussèrent en l'accablant d'injures. C'est pourquoi il se retira dans un endroit voisin, et là, pendant trois jours, revêtu d'un cilice et couvert de cendres, jeûnant et priant, il suppliait le Seigneur de détruire ce temple par sa toute-puissance, puisque la main de l'homme n'avait pu le renverser. Tout à coup deux anges, armés de lances et de boucliers, comme les soldats de la milice céleste, se présentèrent à lui, et lui dirent qu'ils étaient envoyés par le Seigneur pour mettre en fuite cette troupe de paysans ; et le protéger, si on voulait lui résister pendant la destruction du temple ; qu'il y retournât donc pour accomplir avec ardeur l'œuvre qu'il avait commencée. Il revint donc au bourg, et à la vue de la foule des païens, sans

qu'aucun d'eux s'y opposât, il détruisit le temple jusque dans ses fondements, et réduisit en poudre tous les autels et les idoles. À cette vue, les paysans, comprenant que c'était pour favoriser le dessein de l'évêque que la puissance divine les avait frappés d'effroi et de stupeur, crurent presque tous en Jésus-Christ, et confessèrent publiquement et à haute voix qu'il fallait adorer le Dieu de Martin, et rejeter les idoles qui ne pouvaient leur être d'aucun secours.

XV — Je vais raconter maintenant ce qu'il fit dans un bourg des Éduens[viii]. Pendant qu'il y renversait encore un temple de la même manière, une multitude de païens furieux se précipita sur lui, l'épée à la main. Martin, rejetant son manteau présenta son cou nu à l'assassin. Le païen n'hésite pas ; mais, au moment où il élève le bras, il tombe à la renverse, et, saisi d'une frayeur miraculeuse, il demande pardon. Voici encore un fait du même genre : Martin était occupé à renverser des idoles, un païen voulut lui donner un coup de couteau ; au moment où il allait le frapper, le fer s'échappa de ses mains et disparut. La plupart du temps, lorsque les paysans s'opposaient à la destruction de leurs temples, il touchait tellement leurs cœurs en leur annonçant la parole de Dieu, qu'éclairés de la lumière de la vérité, ils les renversaient de leurs propres mains.

XVI. — Martin était si puissant pour la guérison des malades, que presque tous ceux qui venaient à lui étaient guéris. L'exemple suivant en est la preuve. Il se trouvait à Trèves une jeune fille atteinte d'une paralysie si complète, que tous ses membres, depuis longtemps, lui refusaient leur service ; ils étaient déjà comme morts, et elle ne tenait plus à la vie que par un souffle. Ses parents accablés de tristesse, étaient là n'attendant plus que sa mort, lorsqu'on apprit que Martin venait d'arriver dans la ville. Aussitôt, que le père de la jeune fille en est instruit, il y court tout tremblant, et implore Martin pour sa fille mourante. Par hasard le saint évêque était déjà entré dans l'église ; là, en présence du peuple et de beaucoup d'autres évêques, le vieillard, poussant des cris de douleur, embrasse ses genoux, et lui dit : « Ma fille se meurt d'une maladie terrible, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que ses membres, bien qu'ils vivent encore, sont comme morts et privés de tout mouvement. Je vous supplie de venir la bénir, car j'ai la ferme confiance, que vous lui rendrez la santé. » Martin, étonné de ces paroles qui le couvrent de confusion, s'excuse, en disant qu'il n'a pas ce pouvoir, que le vieillard se trompe, et qu'il n'est pas digne que le Seigneur se serve de lui pour faire un miracle. Le père, tout en larmes, insiste plus vivement encore, et le supplie de visiter sa fille mourante. Martin se rend enfin aux prières des évêques présents, et vient à la maison de la jeune fille. Une grande foule se tient à la porte, attendant ce que le serviteur de Dieu va faire. Et d'abord, ayant recours à ses armes ordinaires, il se prosterne à terre et prie ; ensuite, regardant la malade, il demande de l'huile ; après l'avoir bénite, il en verse une certaine quantité dans la bouche de la jeune fille, et la voix lui revient aussitôt ; puis, peu à peu, par le contact de la main de Martin, ses membres, les uns après les autres, commencent à reprendre la vie ; enfin, ses forces reviennent, et elle peut se tenir debout devant le peuple.

XVII. — À la même époque, Tétradius, personnage consulaire, avait un esclave possédé du démon, et qui allait faire une fin déplorable. On pria Martin de lui imposer les mains, et il se le fit amener. Mais on ne put faire sortir le possédé de la cellule, car il mordait cruellement ceux qui s'en approchaient. Alors

Tétradius, se jetant aux pieds de Martin, le supplia de venir lui-même dans la maison où se trouvait le démoniaque ; mais il refusa, disant qu'il ne pouvait entrer dans la demeure d'un profane, et d'un païen. Tétradius était encore plongé dans les erreurs du paganisme ; mais il promit de se faire chrétien, si son serviteur était délivré du démon. C'est pourquoi Martin imposa les mains à l'esclave, et en chassa l'esprit immonde. À cette vue, Tétradius crut en Jésus-Christ. Il fut aussitôt fait catéchumène, baptisé peu de temps après, et depuis lors il eut toujours un respect affectueux pour Martin, l'auteur de son salut. Vers la même époque et dans la même ville, Martin, étant entré dans la maison d'un père de famille, s'arrêta sur le seuil, disant qu'il voyait un affreux démon dans le vestibule. Au moment où Martin lui commandait de sortir, il s'empara d'un esclave qui se trouvait dans l'intérieur de la maison ; ce malheureux se mit aussitôt à mordre et à déchirer tous ceux qui se présentaient à lui. Toute la maison est dans le trouble et l'effroi ; le peuple prend la fuite. Martin s'avance vers le furieux, et lui commande d'abord de s'arrêter ; mais il grinçait des dents, et, ouvrant la bouche, menaçait de le mordre ; Martin y met ses doigts : « Dévore-les, si tu en as le pouvoir, » lui dit-il. Alors le possédé, comme si on lui eut plongé un fer rouge dans la gorge, recula pour éviter de toucher les doigts du Saint. Enfin le diable, forcé par les souffrances et les tourments qu'il endurait de quitter le corps de l'esclave, et ne pouvant sortir par sa bouche, s'échappa par les voies inférieures, en laissant des traces dégoûtantes de son passage.

XVIII. — Pendant le bruit d'une attaque des barbares ayant inquiété les habitants de la ville, Martin se fit amener un démoniaque, et lui commanda de dire si cette nouvelle était vraie. Celui-ci, avoua qu'ils étaient dix démons qui faisaient courir ce bruit parmi le peuple, afin, du moins, que la crainte fit sortir Martin de la ville ; les barbares n'avaient aucunement l'intention de faire une irruption. L'esprit immonde, ayant fait cet aveu au milieu de l'église, délivra la cité de la crainte et du trouble qui l'agitaient. Un jour qu'il entra à Paris, comme il passait par une des portes de cette cité, avec une grande foule de peuple, il bénit et baisa un lépreux dont la figure affreuse faisait horreur à tous ; celui-ci fut aussi tôt guéri et vint le lendemain à l'église, avec un visage, sain et vermeil rendre grâce à Dieu pour la santé qu'il avait recouvrée. Mais ce que nous ne pouvons nous dispenser de dire c'est que les fils des vêtements ou du cilice de Martin opérèrent de fréquentes guérisons ; appliqués aux doigts ou au cou des malades, ils les délivraient de leurs infirmités.

XIX — Arborius, ancien préfet, homme plein de foi et de piété, dont la fille était affectée d'une fièvre quarte très violente, lui mit sur la poitrine une lettre de Martin, qui lui était tombée par hasard entre les mains, et aussitôt la fièvre cessa. Cette guérison toucha tellement Arborius, qu'il consacra sur-le-champ sa fille, à Dieu, et la voua à une virginité perpétuelle. Il partit ensuite pour aller trouver Martin, lui présenta sa fille qu'il avait guérie, quoique étant absent, comme une preuve vivante de ce miracle, et ne souffrit pas qu'un autre que Martin lui donnât le voile. Paulin, qui devait donner plus tard d'illustres exemples, fut attaqué d'un mal d'yeux qui le faisait beaucoup souffrir ; déjà la pupille de son œil se couvrait d'une taie, très épaisse. Martin lui toucha l'œil avec un pinceau ; aussitôt la douleur cessa, et il fut guéri. Un jour, Martin tomba lui-même d'un étage supérieur, en roulant sur les marches raboteuses de l'escalier ; et se fit plusieurs blessures. Étendu presque sans vie dans sa cellule, il éprouvait de cruelles souffrances, lorsque, pendant la nuit un ange lui apparut, lava ses blessures et

oignit ses membres contusionnés d'un onguent salulaire, si bien que le lendemain, rendu à la santé, il ne paraissait avoir éprouvé aucun accident. Mais comme il serait trop long de raconter en détail tous les miracles de Martin, je me contenterai de rappeler les plus remarquables, pour épargner l'ennui que je pourrais causer au lecteur, si j'en rapportais un trop grand nombre.

XX. — Après des faits si grands, si merveilleux, en voici quelques autres qui sembleraient peu importants, si l'on ne devait pas placer au premier rang, surtout à notre époque où tout est dépravé et corrompu, la fermeté d'un évêque refusant de s'humilier jusqu'à aduler le pouvoir impérial. Quelques évêques étaient, venus de différentes contrées à la cour de l'empereur, Maxime, homme fier, et que ses victoires dans les guerres civiles avaient encore enflé, et ils s'abaissaient jusqu'à placer leur caractère sacré sous le patronage de l'empereur ; Martin, seul, conservait la dignité de l'apôtre. En effet, obligé d'intercéder auprès de l'empereur pour quelques personnes, il commanda plutôt qu'il ne pria. Souvent invité par Maxime à s'asseoir à sa table, il refusa, disant qu'il ne pouvait manger avec un homme qui avait détrôné un empereur et, en avait fait mourir un autre. Maxime lui assura que c'était contre son gré qu'il était monté sur le trône ; qu'il y avait été forcé ; qu'il n'avait employé les armes que pour soutenir la souveraineté que les soldats, sans doute par la volonté de Dieu, lui avaient imposée ; que la victoire si étonnante qu'il avait remportée prouvait bien que Dieu combattait pour lui, et que tous ceux de ses ennemis qui étaient morts n'avaient péri que sur le champ de bataille. Martin se rendit à la fin soit aux raisons de l'empereur, soit à ses prières, et vint à ce repas ; à la grande joie du prince qui avait obtenu ce qu'il désirait si ardemment. Les convives, réunis comme pour un jour de fête, étaient des personnages grands et illustres ; il y avait Évodius, en même temps préfet et consul, le plus juste des hommes, et deux comtes très puissants, l'un frère et l'autre oncle de l'empereur. Le prêtre qui avait accompagné Martin était placé entre ces deux derniers ; quant à celui-ci, il occupait un petit siège près de l'empereur. À peu près vers le milieu du repas, l'échanson, selon l'usage, présenta une coupe à l'empereur, qui ordonna de la porter au saint évêque ; car il espérait et désirait vivement la recevoir ensuite de sa main. Mais Martin, après avoir bu, passa la coupe à son prêtre, ne trouvant personne plus digne de boire le premier après lui, et croyant manquer à son devoir en préférât au prêtre soit l'empereur, soit le plus élevé en dignité après lui. L'empereur et tous les assistants admirèrent tellement cette action, que le mépris qu'il avait montré pour eux fût précisément ce qui leur plut davantage. Le bruit se répandit dans tout le palais que Martin avait fait à la table de l'empereur ce qu'aucun évêque n'aurait osé faire à la table des juges les moins puissants. Il prédit aussi à Maxime, longtemps avant l'événement, que s'il allait en Italie, comme il en avait l'intention, pour combattre l'empereur Valentinien, il serait d'abord victorieux, mais qu'il périrait peu de temps après. Nous avons vu que cette prophétie se vérifia ; car, dès que Maxime se présenta, Valentinien prit la fuite ; mais un an après, ayant réparé ses pertes, il tua Maxime, qu'il avait fait prisonnier dans Aquilée.

XXI. — C'est un fait constant que Martin vit souvent des anges s'entretenir, ensemble devant lui. Il voyait aussi le démon si clairement, qu'il le distinguait toujours par quelque signe sensible, soit qu'il voulut se renfermer dans sa propre substance, soit qu'il prît les formes diverses que revêt l'esprit de malice. Aussi, le diable, ne pouvant dissimuler sa présence, ni le tromper, l'accablait-il souvent d'outrages. Un jour, tenant une corne de bœuf ensanglantée, il entra

précipitamment dans sa cellule avec de grands cris, lui montrant sa main dégouttante de sang ; et, faisant éclater la joie que lui causait le crime qu'il venait de commettre, il dit : « Martin, qu'est devenue ta puissance ? je viens de tuer l'un des tiens. » Aussitôt Martin, rassemblant les frères, leur raconte ce que vient de lui apprendre le démon, et leur ordonne d'aller examiner soigneusement dans chaque cellule quel est celui que ce malheur vient de frapper. Ils reviennent, et lui disent qu'aucun des moines ne manque, mais qu'un paysan, qu'on a loué pour transporter du bois sur un chariot, est parti pour la forêt. Il ordonne donc à quelques frères d'aller à sa rencontre. Étant partis, ils le trouvent, presque inanimé, non, loin du monastère. Sur le point d'expirer, il leur découvre la cause de sa mort et de ses blessures. « Pendant que, près de mes bœufs, je renouais le joug, dont les liens s'étaient relâchés, l'un d'eux, dégageant sa tête, m'a donné un coup de corne dans l'aine. » Peu de temps après il expira ; il aura su sans doute par quel secret jugement le Seigneur, avait donné au démon une telle puissance : Ce qu'il y avait de merveilleux en Martin, c'est qu'il prédit aux frères non seulement l'événement que nous venons de rapporter, mais encore beaucoup d'autres du même genre.

XXII. — Le démon, usant de mille artifices pour tromper le saint homme, se présentait fréquemment à lui sous les formes les plus variées, quelquefois sous celle de Jupiter, la plupart du temps sous celle de Mercure, et même souvent de Vénus ou de Minerve. Martin luttait intrépidement contre lui, soutenu par le signe de la croix et la prière. On entendait très souvent dans sa cellule une troupe de démons l'insulter grossièrement ; mais, sachant que tout cela n'était qu'illusion et mensonge, il ne s'en inquiétait nullement. Quelques-uns des frères attestent qu'ils ont entendu le démon reprocher à Martin, d'une manière injurieuse, d'avoir introduit dans le monastère des frères qui avaient perdu la grâce du baptême en tombant dans diverses erreurs, de les avoir reçus après leur conversion ; et en même temps le malin esprit énumérait leurs crimes. Martin, lui résistant toujours, répondait que les anciennes fautes sont effacées par une vie meilleure, et que, comptant sur la miséricorde du Seigneur, l'Église doit absoudre ceux qui renoncent à leurs péchés. Le démon osa le contredire, prétendit que les pécheurs ne peuvent obtenir leur pardon, et que le Seigneur n'a aucune indulgence, pour ceux qui une fois sont tombés. Alors Martin s'écria : « Si toi-même, misérable que tu es, tu cessais de tenter les hommes et si tu faisais pénitence de tes crimes, même en ce moment que le jour du jugement est proche, me confiant dans le Seigneur Jésus, je te promettrais miséricorde. » Oh ! quelle sainte présomption de la miséricorde du Seigneur ! Si ces paroles de Martin ne peuvent faire autorité en cela ; elles montrent du moins la bonté de son cœur. Puisque j'ai commencé à parler du diable et de ses artifices, quoique je semble m'éloigner ici de mon sujet, il ne sera cependant pas hors de propos de raconter le fait suivant, parce qu'il nous aidera à mieux connaître la puissance de Martin, et qu'il est bon de conserver la mémoire d'un fait si digne d'admiration, qui nous fera tenir sur nos gardes, si jamais quelque chose de pareil nous arrivait.

XXIII. — Un jeune homme de qualité, nommé Clair, avait été ordonné prêtre encore jeune (il est heureux maintenant par la sainte mort qu'il a faite). Ayant tout abandonné, il vint trouver Martin et brilla bientôt par sa foi et ses vertus. Il s'était établi à peu de distance du monastère épiscopal, et un grand nombre de frères demeuraient avec lui. Un jeune homme nommé Anatole, simulant une profonde humilité et une grande pureté de mœurs sous les dehors de la vie

monastique, vint se joindre à eux, et vécut quelque temps avec les frères, suivante en tout leur genre de vie. Peu de temps après, il leur dit que des anges conversaient souvent en sa présence. Comme aucun des frères n'ajoutait foi à ses paroles, au moyen de prestiges merveilleux il en détermina un grand nombre à le suivre. À la fin, il en vint jusqu'à prétendre que les anges allaient et venaient de lui à Dieu, et il voulait qu'on le regardât comme un prophète. Cependant il ne pouvait jamais convaincre Clair ; aussi le menaçait-il de la colère de Dieu et de châtiments immédiats, pour n'avoir pas cru à la parole d'un saint ; enfin, il s'écria : « Cette nuit le Seigneur me donnera une robe blanche ; revêtu de cette robe, je paraîtrai au milieu de vous, et ce vêtement descendu du ciel sera une preuve que je suis la vertu de Dieu. » Tous attendaient l'événement avec une grande impatience. Vers minuit, la terre retentit comme d'un piétinement ; le monastère tout entier parut ébranlé ; on vit briller mille éclairs dans la cellule d'Anatole ; un bruit de pas et des voix nombreuses s'y firent entendre. À cette agitation succéda un grand silence. Alors Anatole appelle à lui l'un des frères, nommé Sabatius, et lui montre la robe dont il est revêtu. Surpris, celui-ci appelle les autres frères, Clair accourt lui-même. On apporte de la lumière, et tous examinent la robe : avec soin ; elle était d'une grande délicatesse, d'une blancheur merveilleuse, ornée de pourpre ; on ne pouvait cependant en découvrir la nature ni la matière ; et on eut beau la regarder et la toucher avec soin ; on ne put reconnaître qu'une chose : c'était une robe. Clair avertit ses frères de prier le Seigneur avec ardeur, pour qu'il leur montrât plus clairement ce que c'était ; pendant le reste de la nuit, ils chantèrent des hymnes et des psaumes. Au point du jour, il prit Anatole par la main pour le conduire à Martin, étant sûr que le diable ne pourrait tromper le bienheureux. Alors ce misérable s'y refusa, s'écriant qu'il lui avait été défendu de paraître devant Martin ; comme les frères l'y entraînaient malgré lui, la robe disparut entre leurs mains. Aussi qui pourrait douter que la puissance de Martin n'ait empêché le diable de dissimuler plus longtemps son artifice, au moment où il allait paraître en sa présence ?

XXIV. — On remarqua à cette époque, en Espagne, un jeune homme qui, après avoir acquis quelque influence par un grand nombre de prestiges, en vint jusqu'à se faire passer pour le prophète Élie. Beaucoup de personnes ayant eu la témérité de le croire, il alla jusqu'à se donner pour le Christ ; et il fit tant par ses artifices, qu'un certain évêque, nommé Rufus, lui rendit un culte, ce qui, dans la suite, le fit chasser de son siège. La plupart des frères nous ont rapporté aussi qu'il y avait alors en Orient un certain homme qui prétendait être saint Jean. De l'existence de ces faux prophètes, nous conjecturons que l'arrivée de l'Antéchrist est proche, puisqu'il opère déjà en eux son mystère d'iniquité. Je ne dois point, ce me semble, passer sous silence tous les artifices que le diable employa contre Martin à la même époque. Un jour le démon se présente dans sa cellule, pendant qu'il priait, précédé et environné d'une lumière éclatante (afin de mieux le tromper par cet éclat emprunté), portant un manteau royal, ceint d'une couronne d'or et de pierres précieuses, avec des chaussures dorées, le visage gai, la physionomie sereine, pour ne pas être reconnu. À cette vue, Martin est d'abord stupéfait ; ils gardent tous deux le silence pendant quelque temps ; enfin le diable prend la parole le premier : « Reconnais donc, Martin, celui qui se présente à toi ; je suis le Christ devant descendre sur la terre, c'est à toi le premier que j'ai voulu me montrer. » Martin ne répond pas à ces paroles ; et garde un profond silence. Alors le diable ose renouveler son audacieux mensonge. « Martin, pourquoi hésites-tu à croire, puisque tu me vois ? Je suis le Christ. » Mais à ce moment le

Saint-Esprit fit connaître à Martin que ce n'était pas Dieu, mais le démon. « Jésus Notre-Seigneur, lui répondit-il, n'a point annoncé qu'il viendrait vêtu de pourpre et couronné d'un diadème ; je ne croirai à sa présente que lorsque, je le verrai tel qu'il était lorsqu'il souffrit pour nous, portant marques de son supplice. » À ces mots, Satan disparut comme une fumée, laissant dans la cellule une odeur infecte, signe indubitable de sa présence. Pour que personne ne puisse révoquer en doute le fait que je viens de raconter, j'ajouterai que c'est de la bouche de Martin lui-même que je l'ai appris.

XXV. — Il y a quelque temps, ayant entendu parler de la foi, de la vie et des vertus de Martin, et désirant vivement le voir, je partis, avec bonheur, pour aller lui rendre visite ; et comme je désirais beaucoup écrire sa vie, je l'interrogeai lui-même autant que je le pus faire ; j'interrogeai aussi ceux qui avaient vécu avec lui, ou qui étaient bien informés. On ne pourrait croire avec quelle humilité et quelle bonté il me reçut en cette circonstance, témoignant une grande joie dans le Seigneur, de ce que j'avais fait assez de cas de lui pour entreprendre ce voyage. Lorsqu'il daigna m'admettre à sa table, moi, misérable que je suis, j'ose à peine l'avouer, il me présenta lui-même de l'eau pour me laver les mains, et le soir il me lava les pieds ; je n'eus pas le courage de résister ou de m'y opposer ; je fus tellement subjugué par son autorité, que je me serais fait un crime de ne pas acquiescer à ses désirs. Il ne nous entretint que des charmes trompeurs et des embarras du siècle, auxquels il faut renoncer, pour suivre le Seigneur Jésus avec liberté et dégagement. Il nous proposait le plus remarquable exemple de notre temps, celui de l'illustre Paulin, dont nous avons parlé plus haut. Ayant abandonné d'immenses richesses pour suivre Jésus-Christ, il est presque le seul à notre époque qui ait observé dans toute leur perfection les préceptes évangéliques. « Voilà l'exemple qu'il faut suivre, s'écriait-il ; heureux notre siècle d'avoir reçu ce grand enseignement de foi et de vertu, c'est-à-dire, d'avoir vu un homme possédant de grands biens, les vendre tous pour les donner aux pauvres, selon le conseil du Seigneur, et rendre ainsi possible par son exemple ce que le monde croyait impossible. » Quelle gravité et quelle dignité dans ses paroles et dans ses conversations, quelle pénétration d'esprit ! comme ses discours étaient persuasifs ! avec quelle promptitude et quelle facilité il comprenait et rendait intelligibles les passages obscurs des saintes Écritures ! Je sais que bien des personnes se sont refusées à croire sur ma parole ces derniers détails ; mais j'en prends à témoin Jésus-Christ et le ciel, notre commune espérance, que je n'ai jamais vu tant de science et tant d'intelligence, un langage plus éloquent et plus pur. Quoique pour un saint comme Martin de pareils éloges aient bien peu de valeur, n'est-il pas étonnant qu'un homme sans lettres ait possédé même ces qualités ?

XXVI. — Mais il est temps de terminer ce livre, non qu'il n'y ait plus rien à dire de Martin, mais parce que, semblable à ces poètes peu féconds, qui se relâchent à la fin d'un long poème, nous succombons sous le poids de notre intarissable sujet. Car, s'il a été possible, jusqu'à un certain point, de raconter les actions de notre bienheureux, jamais, je le déclare en toute vérité, jamais on ne pourra décrire sa vie intérieure, sa manière d'employer chaque journée, son cœur incessamment appliqué à Dieu, la continuité de ses abstinences et de ses jeûnes, et le sage tempérament qu'il savait y apporter, la puissante efficacité de ses prières et de ses oraisons, les nuits qu'il employait comme les journées ; tout son temps, en un mot, dont pas un instant n'était donné au repos ni aux affaires de ce

monde, était entièrement consacré, à l'œuvre de Dieu, même pendant son repos et son sommeil, auxquels il n'accordait que ce que la nature exigeait absolument. Non, il faut l'avouer, si Homère lui-même revenait de l'autre monde, le génie de ce grand poète serait incapable de raconter toutes ces merveilles : tout est si grand dans Martin, que la parole est impuissante à l'exprimer. Jamais il ne laissait passer une heure, un seul moment sans vaquer à la prière ou à la lecture, et même, pendant qu'il lisait ou qu'il se livrait à toute autre occupation, son cœur priait toujours. Comme les forgerons qui frappent sur l'enclume pour se soulager pendant leur travail, Martin priait sans cesse, quoiqu'il parût occupé d'autre chose. Heureux Martin ! il ne se trouvait en lui aucune malice ; il ne jugeait ni ne condamnait personne, et ne rendait jamais le mal pour le mal. Il supportait les injures avec tant de patience, que, bien qu'il fût évêque, les moindres clercs l'outrageaient impunément, et sans qu'il les privât pour cela de leur emploi, ou les chassât de son cœur.

XXVII. — Jamais on ne le vit irrité ou ému, jamais dans la tristesse ou la gaieté ; il était toujours lui-même, une joie toute céleste était en quelque sorte empreinte sur son visage, et il semblait élevé au-dessus de la nature. Il avait toujours le nom du Christ sur les lèvres ; dans son cœur, la piété, la paix et la miséricorde. Il pleurait souvent sur les fautes de ses détracteurs, qui allaient le chercher jusqu'au fond de sa retraite, au milieu du calme qu'il y goûtait, pour l'attaquer avec leurs langues de vipères ; nous en avons été nous-même le témoin. Jaloux de ses vertus et de sa sainte vie, ils détestaient en lui ce qu'ils ne trouvaient point en eux-mêmes et qu'ils n'avaient pas le courage d'imiter ; il est inutile de les nommer, quoique la plupart d'entre eux hurlent autour de nous. Si l'un d'eux vient à lire ces lignes, il suffit qu'il reconnaisse sa faute et en rougisse ; car s'il s'en irrite, c'est qu'il s'applique à lui-même ce que nous avons peut-être pensé d'un autre ; du reste, je ne refuse point de partager avec Martin la haine qu'ils lui portent. J'ose espérer que ce petit ouvrage plaira à tous les hommes religieux. Si quelqu'un ne veut pas ajouter foi à mes paroles, la faute retombera sur lui. La certitude des faits que j'ai racontés, et l'amour de Jésus-Christ, m'ont seuls porté à écrire ce livre, j'en ai la conscience ; car je n'ai avancé que des choses vraies et incontestables, et Dieu, je l'espère, prépare une récompense, non pour celui qui lira, mais pour celui qui croira.

[i] Sabarie ancienne colonie romaine, aujourd'hui Sarwar.

[ii] Ville de la Gaule cisalpine, aujourd'hui Pavie.

[iii] La piété de nos rois n'a pas peu contribué à immortaliser l'action de saint Martin. Le roi Louis XI l'a honorée par une fondation perpétuelle qu'il a faite dans l'église de Saint-Martin de Tours, pour l'entretien d'un pauvre qui porte une robe de deux couleurs. (D. Gervaise.)

[iv] On croit que c'est l'île Gorgona, située à trente-deux kilomètres de Livourne.

[v] Ce lieu s'appelle Ligugé. Les disciples de saint Martin n'étaient pas moines de profession, et leur engagement n'était pas perpétuel... Ce qui n'ôte cependant pas à saint Martin la gloire d'avoir, le premier, introduit la profession monastique en France. (D. Gervaise.)

[vi] Ce fut plus tard la célèbre abbaye de Marmoutier.

[vii] Maintenant Loroux, dans le département de la Loire-Inférieure ; ou plutôt Levroux, dans le Berri.

[viii] Le pays des Éduens répondait à une partie du Nivernais et de la Bourgogne ; leur capitale était Autun